

PROPOS DU SAMEDI**Platon, André Gide et le Père Auguste Valensin.
Les « Causes célèbres » de Jean Paulhan.**

LES nombreux lecteurs que le nouveau roman d'André Gide a sur la Côte d'Azur ont salué au passage, vers la fin du livre, le nom du P. Auguste Valensin. Ce religieux, qui habite Nice depuis de nombreuses années déjà, professe la philosophie aux facultés catholiques de Lyon. Ce n'est pas un théologien, c'est un philosophe, mais un philosophe qui n'a rien d'abrupt et dont l'affabilité attire, autant de sympathies à la philosophie qu'à la religion. Roger Martin du Gard, ne lève guère qu'en sa faveur la consigne dont il protège sa solitude à Cimiez.

En 1946-1947, il fit au Centre universitaire méditerranéen un cours public sur Platon, qui obtint un vif succès et parut ensuite dans les *Annales* du Centre. C'est à propos de cette publication que Gide parle de lui dans son *Journal* : « Il signe Auguste Valensin, car lui déplaît cette sorte d'isolement que risque de faire sa soutane dans ses rapports avec le public, avec autrui ; et on lui sait grand gré de rester sur le plan humain le plus possible, de se mettre de plain-pied avec nous. » Le P. Valensin n'est pas le seul jésuite à omettre après sa signature le traditionnel S. J. (*Societatis Jesu*). Autrefois, le S. J. était de rigueur, il me semble. Les temps ont changé. L'esprit de la Compagnie, qui n'a jamais péché par manque de souplesse, trouve peut-être son compte à certains relâchements des anciens usages.

André Gide félicite surtout le P. Valensin d'avoir, dans son cours sur Platon, abordé « sans effarouchement certaines questions scabreuses. Il en parle fort bien, avec la délicatesse que l'on pouvait attendre de sa soutane, et avec une sorte de hardiesse qu'on n'osait espérer ». On devine qu'il s'agit de l'amitié selon Platon. Je citerai quelques lignes du P. Valensin : « Il y a l'amitié qui relève d'Eros, le Dieu chaste, ou (comme le dit encore Platon) de la Vénus céleste ; — et il y a l'autre, qui relève d'Aphrodite, c'est-à-dire de la Vénus vulgaire, ou Vénus Grossière. La première est vertueuse, elle a le souci de ne pas

sortir de la décence. La deuxième cherche le plaisir dans sa forme la plus charnelle. Or, aux yeux de Platon, l'amitié qu'inspire Eros a sa place dans les intentions de la nature. Un rôle lui est dévolu, important, qu'elle se doit de jouer. Semblable à l'amour dont elle a les pudeurs,

PAR
ANDRÉ BILLY

les timidités, les émois, cette amitié a une finalité propre : de même que l'amour est ordonné à la création d'une famille, elle est ordonnée, elle, au perfectionnement intellectuel et moral de l'âme. C'est à elle qu'il revient d'établir l'atmosphère sentimentale que les anciens croyaient favorable ou nécessaire à la transmission d'âme en âme de la vie spirituelle. » Ce n'est pas sur ce texte que, respectueusement et amicalement, André Gide reprend le P. Valensin. Sont-ils d'accord sur cette transmission de la vie spirituelle dont l'amitié selon Platon serait chargée ? Peut-être que oui, peut-être que non, je n'en sais rien, je suis profane en la matière. En tout cas, il est un reproche que Gide fait au P. Valensin, c'est d'escamoter le problème de la chair. « Ici Platon lui-même triche en sublimant tout cela qui reste d'ordre tout réel et matériel et... pratique. » En somme, Gide ne croit pas à la chasteté de l'amitié platonique et il s'étonne que Platon et le P. Valensin puissent y croire, il les soupçonne de tricher par décence, et quand le Père parle de vice, il regimbe : « Ce mot péjoratif comporte un jugement qui n'est pas de mise, car il n'y avait pas là vice à proprement parler, aux yeux des contemporains de Platon. » Y a-t-il vice aux yeux de Gide ? Non plus sans doute, et ceci nous amène à nous poser une question : pour Gide, qu'est-ce que le vice ? Y a-t-il jamais vice pour Gide ? Les scientifiques du siècle

passé n'y voyaient qu'un produit analogue au vitriol ou au sucre. Encore existait-il pour eux puisqu'ils le comparaient à quelque chose. Nous ne pensons pas qu'André Gide en soit resté aux opinions d'Adrien Sixte. Soixante ans ont passé depuis le *Disciple*. Après Robert Greslou, il y a eu Laïcadio. Ce que l'on voudrait savoir, c'est où, à quatre-vingts ans passés, Gide en est dans ses rapports avec la morale et s'il la rejette absolument, comme il a fini par faire de Dieu.

J'ai eu autrefois l'idée d'une collection de petits livres qui se serait appelée *Ultima verba* et aurait réuni les testaments spirituels des plus grands écrivains d'aujourd'hui auxquels j'aurais dit : « Imaginez que vous êtes sur votre lit de mort, avec votre fils ou votre disciple préféré à votre chevet. Quels propos lui tiendriez-vous pour lui transmettre la somme de vos expériences ? » J'ai renoncé à cette collection sur l'idée qui m'est venue qu'il serait désobligeant d'inviter nos maîtres à se représenter en train de mourir. Tout de même, les *Ultima verba* de Gide, il me semble que j'oserais aujourd'hui les lui demander si je le rencontrais.